

Le Cheveu d'Or.

Sur le pont du baliseur qui nous menait aux Roches-Douvres nous causions près du rouff, mon ami Archibald Macleod et moi, en fumant des cigarettes dont le vent marin se chargeait de consumer la meilleure partie.

Le n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

Je n'avais pas vu Archibald depuis deux ans; je n'avais pu assister à son mariage. Je savais, par ce que m'avait écrit mon ami, que Mrs. Macleod s'appelait Maud, qu'elle avait vingt-trois ans, et qu'elle était la veuve d'un riche New-Zélandais, dont le yacht avait fait naufrage dans les mers d'Europe.

ment: Jamais Quéré ne s'était plaint de Talabardon, ni Talabardon de Quéré.

"Nous eûmes, vers la fin de mars, toute une série de gros temps, avec neige et houle de noirs, qui empêchèrent de faire la relève du phare au jour fixé. Mais nous n'étions pas inquiets sur le sort de Quéré et de Talabardon, qui avaient des vivres pour un mois. La tempête finit par se calmer: la mer redevenant maniable et le baliseur mit le cap sur les Roches-Douvres.

"D'habitude, les gardiens nous attendent sur la plate-forme du phare, pour nous aider à accoster. Mais, ce jour-là, par exception, aucun d'eux n'était dehors. Je sautai vivement à terre, suivi du gardien de relève Postic. J'appréhendais un malheur. Pourtant le phare n'avait pas mis son pavillon en berne... La porte était entrebâillée. J'appelai, sitôt entré, pensant que les gardiens étaient dans la cage de la lanterne. Ne recevant aucune réponse, j'escaladai l'escalier. Personne! Je redescendis: je visitai toutes les pièces du rez-de-chaussée, la chambre des gardiens, la chambre de l'ingénieur, la cambuse. De Talabardon et de Quéré, il n'y avait trace nulle part.

"Qu'est-ce qui avait bien pu se passer? Le phare, la veille encore, avait marché normalement. Il ne s'était pas allumé tout seul. Donc, la veille encore, Talabardon et Quéré étaient vivants. Alors?... Alors il restait que l'accident, car il ne pouvait s'agir que d'un accident. S'était produit le matin même: l'un des deux hommes avait peut-être été enlevé par une lame, et l'autre s'était noyé en essayant de lui porter secours..."

"Je n'étais là de mes réflexions, quand Postic, qui explorait le plattier, me cria: "Par ici, monsieur le conducteur! Ah! "ma Doué", ils ont fait exprès de s'exterminer! Ils ont leurs doigts noués autour du cou comme pour s'étrangler."

"C'était vrai. Dans une petite crique, au ras de l'eau, sous une charge de fucus qui les avait dissimulés à mes regards, les deux gardiens étaient affalés l'un sur l'autre. Une atroce expression de haine crispait encore leurs traits. Ils avaient dû tomber à la mer en se colletant sur la plate-forme du phare et, au lieu d'essayer de se sauver, ils avaient continué sous l'eau leur sauvage corps à corps; l'asphyxie même n'avait pas relâché leur étreinte.

"Quéré à les yeux mangés par les crabes... observa Postic. La mort, certainement, doit remonter à dimanche ou lundi..."

"Et nous étions à jeudi! Mais qui donc, en ce cas, jusqu'à ce matin 6 avril, avait allumé le phare à leur place? L'enigme, passablement compliquée déjà, s'embrouillait de plus en plus.

"Hé! le baliseur, dis-je à Postic. Il faut qu'il aille tout de suite chercher un second gardien et prévenir la justice.

"Et les corps? demanda Postic. "Tu les porteras dans la baléinière.

"Mais le baliseur ne sera pas de retour aux Roches-Douvres avant demain?"

"Ce qui veut dire que tu as peur de rester seul. C'est bon. Je passerai la nuit avec toi.

"Au vrai, si j'avais pris cette détermination, c'était moins pour obliger Postic que dans l'espoir de trouver un indice quelconque qui me permit de voir clair enfin dans ce tragique imbroglio. La mer crée d'étroites solidarités entre les hommes qui vivent dans son intimité redoutable: les gardiens sont un peu nos enfants et il y a, dans l'affection que nous leur portons, quelque chose de plus que l'intérêt du supérieur pour ses subordonnés. La mort de Talabardon et de Quéré m'avait frappé comme un malheur personnel: j'y flairais une vague odeur de crime et n'étais pas disposé à lâcher le criminel si j'arrivais à le dépister. Mais comment y parvenir? Je pensai soudain (et il était extraordinaire que je n'y eusse pas songé plus tôt) au registre que tenaient les gardiens et où ils consignent heure par heure les menus incidents de leurs fonctions nocturnes. Si la clef du mystère se trouvait quelque part, c'était dans le registre. Pourvu qu'il n'eût pas disparu! Je rentrai précipitamment dans le phare: le registre était sur la table. Je l'ouvris avec un battement de cœur. Ma signature, au folio 34, me donnait la date de ma dernière visite. Les folios suivants ne contenaient que des indications sans intérêt, relèvement de feux, températures, vents. Et tout à coup, une lacune: huit folios, à la file, avaient été arrachés, déchirés... Le reste du registre était vierge. Le mystère, au lieu de s'éclaircir, s'épaississait.

"Evidemment, dit Archibald, quelqu'un s'était introduit dans le phare.

"Quelqu'un, appuyai-je, dont le nom était porté sur ce registre et qui avait intérêt à ne pas se faire connaître..."

me, un pêcheur, un marin de commerce, avait pu être recueilli par les gardiens au cours de cette tempête de nord-ouest qui couvrit d'épaves toute la côte de la Manche. Mais comment expliquer qu'il les eût poussés à s'entre-tuer.

"L'inconnu avait peut-être sur lui une fortune. La convoitise a pu s'éveiller chez les deux gardiens..."

"Cette hypothèse a aussi été envisagée, dit le conducteur. Mais ni dans le phare, ni sur le plattier, ni dans les poches de Quéré et de Talabardon, on n'a trouvé la moindre somme d'argent. D'ailleurs, ajouta-t-il, une découverte singulière que je fis le soir même en me mettant au lit me montra l'innanité des pistes que j'avais suivies jusque-là. Vous savez que, dans tous les phares, il existe une chambre spéciale destinée aux hôtes de passage. C'est dans cette chambre que je couchai. Postic était en train de changer les draps, quand je le vis qui écarquillait les yeux.

"Eh bien! qu'est-ce, Postic?"

"Oh! monsieur le conducteur, dit Postic, la voix défaite, regardez... Un cheveu..."

"Un cheveu?..."

"Si long, si fin, si doré!..."

"Montre!..." Mais oui, c'est vrai, un cheveu blond... un cheveu de femme..."

"De femme? dit Postic en hochant la tête. Je le voudrais bien. Mais il n'y a pas de femme qui ait des cheveux comme ce cheveu-là."

"Pas même la femme de Talabardon? demanda-t-il."

"La femme de Talabardon est brune, dit Postic, et son chignon traînerait dans le creux de sa main."

"D'où tu conclus?..."

"Ah! monsieur le conducteur, dit Postic à voix basse et comme s'il eût craint qu'on l'entendit, est que tout n'est pas clair comme de l'eau de roche, maintenant? C'est une morgane donc, une sirène, si vous préférez, que Talabardon et Quéré ont recueillie dans le phare et qu'ils ont enfermée dans cette chambre..."

"Alors, comme il arrive toujours, les deux hommes sont tombés amoureux lous de la morgane et ils se sont tués pour ses beaux yeux..."

"Tu déraisonnes, avec tes morganes, Postic, dis-je sévèrement. Comment un homme sensible peut-il croire à de pareilles sorbettes?..."

"Mais enfin, monsieur le conducteur, dit Postic, c'était à une femme qu'il appartenait, ce cheveu de malheur, la femme sœur encore ici. Nous l'aurions trouvée ou son cadavre tout au moins... Ah! c'est autre chose. La morgane! Elle connaît le chemin de la mer, la morgane, vu que c'est son élément, à cette diablesse... Et elle n'a pas dû mettre longtemps à faire le plongeon, une fois débarrassée de ses amoureux..."

IV

"Je vous ai cité cette conversation, poursuivit M. Lemale, moins pour vous édifier sur la mentalité singulière de certains gardiens de phare en l'an de grâce 1903 qu'afin de vous montrer qu'aucune hypothèse, si folle, si invraisemblable soit-elle, n'a été laissée de côté par nous et par les magistrats qui continuèrent après nous l'enquête. De cette enquête, d'ailleurs, et malgré tous nos efforts, rien de net, de précis n'est résulté. Outre Talabardon et Quéré, le phare, très probablement et pendant plusieurs jours, a recélé un troisième hôte dont le cheveu trouvé par Postic indique suffisamment le sexe. Mais il eût fallu plus qu'un cheveu pour nous sortir de ce labyrinthe. Il eût fallu surtout qu'on connût quel-que chose de la côte une femme qui eût des cheveux analogues à ce cheveu, je veux dire aussi fins, aussi longs, aussi dorés que lui. Or cette femme, après trois ans de recherches, j'avais fini par acquiescer la conviction qu'elle n'existait pas. Restait donc l'hypothèse de Postic..."

"La "mermaid"? interrogea Maud, en accompagnant sa question de cet indéfinissable sourire de ses lèvres minces, qui faisait un contraste si déconcertant avec l'expression de froide et virgineuse limpidité que gardaient en tout temps ses grands yeux verts d'océanide.

"Oui, la "mermaid", la morgane, la sirène, ou tout ce que vous voudrez, dit nerveusement M. Lemale.

"Et vous avez renoncé à la "mermaid"? dit à son tour Archibald.

"J'y ai renoncé sans y renoncer: toutes les "mermaids" ne finissent pas en queue de poisson. Il s'en glisse aussi quelquefois sous les jupes des femmes..."

"M. Lemale est Normand, expliquai-je à sir Archibald.

"Je ne comprends pas très bien, dit Archibald. Mais avez-vous toujours ce cheveu extraordinaire, monsieur Lemale?"

"Je ne m'en suis jamais séparé, dit le conducteur, en faisant jouer le ressort d'un petit médaillon de vieil argent qu'il portait à sa chaîne de montre et qu'il nous présentait tout ouvert. Le voici... Il me sembla bien qu'à ce mo-

ment les yeux de Mrs. Macleod perdaient quelque peu de leur sérénité. Une ombre en gâta le limpide orient. Quant à sir Archibald, il n'eut pas plutôt jeté les siens sur l'intérieur du médaillon, qu'il s'écria:

"On dirait un des cheveux de Maud... Oh! c'est tout à fait étrange! Ne pourriez-vous pas me prêter un moment le médaillon? Je serais très heureux de faire la comparaison de plus près."

"Volontiers, dit M. Lemale, qui détacha la breloque et la tendit à Archibald.

Par malheur, Mrs. Macleod eut à ce moment précis la déplorable idée de s'accrocher au bras de son époux, et ce geste involontaire ou calculé (mais il est vrai que le roulé était assez fort) eut pour résultat de faire lâcher prise à sir Archibald: le médaillon que lui tendait M. Lemale tomba dans la mer, où, à 500 brasses de profondeur, il était plus que téméraire de l'aller jamais repêcher.

Je regardai le conducteur. Il était devenu très pâle: l'abîme venait d'engloutir sous ses yeux l'unique pièce à conviction qui pouvait témoigner contre le fauteur de la mort des deux gardiens. Maud, au contraire, avait repris tout son aplomb et, dans ses excuses mêmes, il y avait comme un ton de défi:

"Oh! quel malheur!... Un si joli bijou!... Archibald il faudra indemniser M. Lemale. En vérité, je suis inexcusable de mal maladresse..."

"Les Roches-Douvres! à deux milles sous le vent! lança par derrière nous, formidable comme un tonnerre, le pavillon d'un porte-voix.

C'était le capitaine Pasquiou, vieux loup de mer, roux et trapu comme un triton, qui, du haut de la passerelle, nous prévenait à sa façon de l'approche du sinistre écueil. Nos yeux, malgré nous, se portèrent vers le point signalé: droite, grise, métallique, la tour du phare se profilait sur l'horizon avec la rigidité d'un de ces grands chandeliers mortuaires qu'on plante autour des catafalques. De fait, sa vue évoquait en nous que des idées de meurtre et de deuil.

"Moi, dit Mrs. Macleod à M. Lemale, voici comment j'expliquerais les choses. Je ne crois pas aux "mermaids". Je suis trop "practical" pour cela. Je n'ai besoin que d'une femme jeune, séduisante, un peu coquette, — comme moi, si vous voulez — échappée d'un naufrage ou tombée à la mer et recueillie par vos gardiens dont elle partage la vie pendant toute une semaine. Est-ce sa faute, à cette femme, si ces hommes rudes et grossiers, qui n'ont jamais frayé qu'avec des maritornes, s'affolent d'elle tous les deux; si le plus vieux devient féroce jaloux du plus jeune pour qui l'inconnu semble marsequer quelque sympathie; si tous les deux, un soir, engagé sous ses yeux une lutte sauvage, sans merci: s'ils meurent enfin tragiquement tous les deux...? Est-ce que ces histoires-là n'arrivent pas tous les jours? La femme reste seule dans le phare après la mort des gardiens... Le soir, elle allume la lampe de la lanterne, comme elle l'a vu faire à ses compagnons... Elle ne veut pas que des vaisseaux périssent par sa faute... Elle attend sans crainte l'arrivée du baliseur et l'enquête des magistrats français... Pourtant elle préférerait n'être point mêlée à un drame judiciaire: il en rejait toujours, sur la réputation des gens, quelques éclaboussures et, une occasion se présentant pour elle de quitter le phare sans tapage, elle la saisit avec empressement, non sans avoir pris la précaution d'arracher les feuillets du registre qui trahiraient son incognito... C'est un pêcheur, je suppose, qui l'a vue et qui a répondu à ses signaux... Elle a encore, dans sa bourse, une poignée de dollars. Elle lui promet, s'il sait se taire et s'il la débarque dans un port voisin d'où elle cèderait pour se faire rapatrier... Il se trouve que le pêcheur est discret, que le câble est libre et que le rapatriement s'opère dans les conditions souhaitées... Et voilà, monsieur Lemale, comment, sans intervention de la mythologie sous-marine, j'arrive à expliquer parfaitement ce que vous appelez le Mystère des Roches-Douvres... Oh! c'est un titre bon pour les romanciers, "le Mystère des Roches-Douvres", pour Wells ou pour Conan Doyle... Mais vous n'êtes pas romancier, monsieur Lemale: vous êtes des ponts et chaussées, ce qui est plus "practical"... Il faut être "practical" dans la vie, monsieur Lemale..."

Le conducteur s'inclina sans répondre, peu désireux sans doute de prolonger un débat superflu. Mrs. Macleod, d'ailleurs, avait déjà passé à un autre sujet de conversation et s'enquerra auprès d'Archibald si l'on avait mis au frais ses huitres et le sauterne que nous avions apportés de Lézardieux. Oui, elle était "practical", elle la blanche, la virgine Maud! Et comme quelques instants plus tard, tandis qu'on descendait la baleinière, je retrouvais M. Lemale appuyé à l'écart sur la lisse de bâbord.

"Vous pensez toujours à la "mermaid" des Roches-Douvres? lui dis-je en souriant.

Il me regarda d'un air de reproche.

"Alors, qu'il! Vous êtes fâché contre Mrs. Macleod? Ce n'est pas gentil! Il y avait un cheveu dans votre existence; elle vous l'a enlevé."

"Je songe, dit un peu emphatiquement M. Lemale, à cette force étrange qui pousse tous les criminels, "mermaids" ou humains, à venir rôder autour des lieux où ils ont laissé du sang."

La Phrase DE WATERLOO.

Les historiens — et non les moindres — discutent en ce moment la question de savoir si la fameuse phrase attribuée au général Cambronne, au cours de la bataille de Waterloo: "La garde meurt et ne se rend pas," a été réellement prononcée par le général.

La question paraît être définitivement tranchée par le document intercalé dans l'intéressant article qu'on va lire.

On reproche volontiers aux mots historiques d'être plus ou moins l'œuvre de l'historien que celle des hommes auxquels on les attribue.

Il est certain que la plupart de ces "formules brèves de l'histoire" ont été travaillées et ciselées après coup, et que ce sont les mêmes qui les mirent au monde parraient, en bien des cas, hésiter à les reconnaître.

En est-il ainsi de la célèbre phrase attribuée à Cambronne, à Waterloo: "La garde meurt et ne se rend pas!"

La phrase, a-t-on dit, est bien littérale, trop littérale, à coup sûr, pour avoir été prononcée par un soldat au milieu d'une bataille.

On se représente trop souvent, il est vrai, le général Cambronne comme un soldat mal éduqué, un dur à cuire dans le genre de ces Aguerans et de ces Dupas qui dépeçaient la langue française à grands coups de sabre, et amoncelaient les pataqués dans les salons impériaux aussi bien que les actions d'éclat sur les champs de bataille.

Il n'en fut rien cependant. Cambronne était un officier relativement instruit pour son temps, distingué et de manières polies. Modeste et discret, il avait horreur de se mettre en scène; et lorsqu'on l'interrogeait sur ses fameuses répliques de Waterloo, il se contentait de répondre, invoquant les défaillances de sa mémoire, rougissant presque, tellement il lui était pénible de parler de lui-même.

Pourtant, si l'on comprend qu'un tel homme ne se soit jamais targué d'une trivialité — cette trivialité fut-elle épique — on s'explique moins facilement sa discrétion relativement à la célèbre phrase: "La garde meurt et ne se rend pas."

Or, cette phrase, il n'affirma jamais l'avoir prononcée, et même il ne protesta pas lorsqu'on l'attribua à d'autres.

Il est heureux que pour suppléer à cette discrétion, d'autres témoignages nous soient parvenus pour elle de quitter le phare sans tapage, elle la saisit avec empressement, non sans avoir pris la précaution d'arracher les feuillets du registre qui trahiraient son incognito... C'est un pêcheur, je suppose, qui l'a vue et qui a répondu à ses signaux... Elle a encore, dans sa bourse, une poignée de dollars. Elle lui promet, s'il sait se taire et s'il la débarque dans un port voisin d'où elle cèderait pour se faire rapatrier... Il se trouve que le pêcheur est discret, que le câble est libre et que le rapatriement s'opère dans les conditions souhaitées... Et voilà, monsieur Lemale, comment, sans intervention de la mythologie sous-marine, j'arrive à expliquer parfaitement ce que vous appelez le Mystère des Roches-Douvres... Oh! c'est un titre bon pour les romanciers, "le Mystère des Roches-Douvres", pour Wells ou pour Conan Doyle... Mais vous n'êtes pas romancier, monsieur Lemale: vous êtes des ponts et chaussées, ce qui est plus "practical"... Il faut être "practical" dans la vie, monsieur Lemale..."

Le premier date de lendemain de la bataille, Waterloo est du 18 juin; quelques jours plus tard, le 28, il en est question à la Chambre des députés. Un représentant avait demandé que l'héroïsme de nos soldats fût glorifié par un souvenir durable. Garat, l'ancien ministre de la Révolution, fit observer que le premier trait à rappeler aux générations futures, c'était le mot de ce soldat qui avait crié à l'ennemi: "La garde meurt et ne se rend pas."

Le nom de l'officier qui a prononcé ces paroles ne doit pas être ignoré: c'est le brave Cambronne qui dura encore aujourd'hui.

Cet extrait de la séance du 28 juin 1815 montre bien que la phrase de Waterloo n'a pas été, comme tant d'autres mots historiques, arrangée après coup, puisque, quelques jours après la bataille, tout Paris la connaissait et l'attribuait à Cambronne.

Faut-il une autre preuve? En voici une des plus curieuses et qui vient de l'un des acteurs de la fameuse journée.

A la suite de la publication des "Misérables" de Victor Hugo, dont une partie est consacrée à la reconstitution de la bataille de Waterloo, une enquête fut ordonnée par le ministre de l'Intérieur, afin de recueillir des témoignages historiques sur les paroles attribuées par le poète au général Cambronne.

Un déconvent à Vicq, près de Condé-sur-Escaut, dans le Nord, un vieillard, Antoine-Joseph De-

leau, qui avait pris part à la bataille de Waterloo, et s'était trouvé dans le dernier carré de la garde impériale.

Le 30 juin 1862, le vieux grenadier fit au maréchal de MacMahon et au préfet du Nord l'étonnante déclaration qui suit:

"J'étais à Waterloo, dans le carré de la garde, au premier rang, en raison de ma grande taille. L'artillerie anglaise nous foudroyait, et nous répondions à chaque décharge par une fusillade de moins en moins nourrie. Entre deux décharges, le général anglais nous cria: "Grenadiers, rendez-vous!"

Le général Cambronne répondit (je l'ai parfaitement entendu ainsi que tous mes camarades): "La garde meurt et ne se rend pas!"

"Fou!" dit immédiatement le général anglais.

Nous serrâmes le carré et nous ripostâmes avec nos fusils.

Grenadiers, rendez-vous; vous serez traités comme les premiers soldats du monde! reprit d'une voix affectée le général anglais.

La garde meurt et ne se rend pas! répondit encore Cambronne, et, sur toute la ligne, les officiers et les soldats répétèrent avec lui: "La garde meurt et ne se rend pas!"

Je me souviens fort bien de l'avoir dit comme les autres.

Nous essayâmes une nouvelle décharge, et nous y répondîmes par la nôtre.

Rendez-vous, grenadiers, rendez-vous! crièrent en masse les Anglais, qui nous enveloppaient de tous côtés. Cambronne répondit à cette dernière sommation par un geste de colère, accompagné de paroles que je n'entendis plus, atteint en ce moment d'un boulet qui m'enleva mon bonnet à poil, et une reversa sur un tas de cadavres..."

Telles sont les preuves péremptoires que la phrase sublime appartient bien à Cambronne et qu'elle ne fut ni défigurée, ni amplifiée par les romanciers de mots historiques.

ERNEST LAUX.

Le plus petit Etat de l'Europe.

Vous pensez sans doute, comme je le pensais moi-même avant d'ouvrir le dernier numéro du "Tour du Monde", que c'est la République de Saint-Marie, la République d'Andorre ou la Principauté de Monaco. Eh bien! pas du tout; M. Labadie-Lagrave nous apprend qu'il existe tout près de la France un pays, quasi souverain, plus minuscule encore que les trois Etats lilliputiens. C'est le territoire de Moresnet qui se trouve sur la commune frontalière de la Prusse rhénane et de la Belgique et ne date que de 1815.

C'est à un coup de crayon irrésistible donné par un des plenipotentiaires du Congrès de Vienne que le plus petit des Etats du continent européen doit son existence.

En vertu de l'article 25 de 19 juin 1815, les cinq cantons de Saint-Vith, de Malmédy, de Bornembourg, de Schleiden et d'Oberpen, qui dépendaient auparavant du département français de l'Ourthe, étaient attribués en entier à la Prusse ainsi qu'une partie du canton d'Aubel. La nouvelle frontière hollandaise-prussienne (sejournerait belgo-prussienne), après avoir suivi les limites des cinq cantons ci-dessus, devait se prolonger en ligne droite dans la direction du Sud au Nord de façon à couper l'extrémité du canton d'Aubel et à aboutir au point de jonction des trois anciens départements de l'Ourthe, de la Base-Meuse et de la Roër.

Les commissaires prussiens ne purent se mettre d'accord pour tracer sur le terrain une ligne droite dont le point de départ et le point d'arrivée n'étaient pas indiqués avec une précision suffisante, et après de longs et laborieux pourparlers finirent par conclure un arrangement provisoire qui dura encore aujourd'hui.

Les diplomates dont le défaut d'entente avait créé un nouvel Etat durant le dîner d'une constitution: ils l'empruntèrent à la République d'Andorre. De même que le petit territoire pyrénéen, le district de Moresnet est administré par deux gouverneurs et un juge, mais tandis qu'en Andorre ces magistrats sont indigènes, à Moresnet ils sont délégués par l'une et l'autre Puissance, protectrices du district, la Prusse et la Belgique. Ces deux délégués ou commissaires nomment alternativement le bourgmestre; puis sur une liste que leur présente celui-ci, choisissent ses deux adjoints et ses dix conseillers municipaux. On voit donc que l'autonomie du Moresnet ne ressemble pas tout à fait à la franchise à peine atténuée que les vaillants montagnards andorrans ont conquise et gardent depuis les temps féodaux les plus reculés.

Toto entre brusquement dans le cabinet de toilette de sa mère.

— Mon petit, lui dit la maman, je te prie, une autre fois, de frapper à la porte.

— Et Toto?

— Oh! ce n'était pas la peine; j'ai regardé par la trouée de la serrure et j'ai vu que je pouvais entrer.

Coq à l'âne.

— Oh! as-tu passé ton dimanche? — Au Jardin des Plantes.

— Et... tout le monde va bien dans ta famille?...

Un mari quelque peu jaloux se d'un bal mondain ou compagnie de sa jeune femme qui a flirté plus que de raison.

— Oh! l'homme je me suis amusé mon chéri; j'ai appris un jeu difficile et je le danserai maintenant à la perfection.

— N'est-ce pas un faux pas? plique l'époux plutôt soucieux.

LA CAVERNE D'ALI-BABA.

Au Mans récemment l'est terminée, devant la Cour d'assises de la Sarthe, un procès dont les circonstances sont véritablement curieuses.

Au mois de février dernier, un vol de vin, commis chez un propriétaire de Marçon, faisait découvrir, dans une carrière abandonnée, un véritable repaire de brigands.

Trois brigades de gendarmerie et des habitants du pays cernèrent alors le refuge des voleurs. On explora la carrière et on finit par découvrir, à une cinquantaine de mètres de l'entrée de la caverne, un mur qui parut suspect. En effet, après avoir déblayé le bas, on vit qu'une large pierre pouvait se déplacer.

Un gendarme se glissa par l'ouverture et fit une large brèche dans le mur.

Armés de torches, ses collègues le suivirent, et alors on découvrit de véritables magasins d'objets volés: bouteilles de vin, linges, pommes de terre, jambons, épicerie, fils téléphoniques, lingots d'étain, etc.

L'enquête établit que les approvisionneurs de ces docks souterrains étaient la famille Tanneur et les époux Brisard.

Cependant les Tanneur seuls ont comparu devant les assises. Les Brisard, en effet, désespérés de se voir priés à comparaître en justice, se sont suicidés dès le début de l'instruction en s'asphyxiant.

Les époux Tanneur et leur fille ont, malgré toute évidence, nié les vols incalculables dont ils sont accusés, rejetant tout sur les époux Brisard, défunts.

Finalement, Tanneur a été condamné à huit ans de travaux forcés, la femme à quatre ans de prison, et la fille à deux ans.

Préjugés sexuels.

Mlle Käthe Schirmacher, doctoresse, étudie dans une revue germanique les "préjugés sexuels du langage." On voit bien, assure-t-elle, que le langage est l'œuvre des hommes, tant il contient de locutions courantes toutes défavorables au sexe féminin. Quand on a dit de quelqu'un: "C'est un homme!" on croit avoir fait de lui le plus magnifique éloge. "Soyez des hommes," conseille le maître à ses élèves, et il semble que ce mot résume toutes les vertus. Les femmes doivent s'estimer contentes si l'on vante leur beauté ou leur distinction: la louange, pour elles, ne peut aller plus loin. L'infirmité physiologique de la femme est un article de foi. Le sexe faible est tenu en une telle mésestime que les plus cruelles injures sont toujours empruntées au genre féminin. Mlle Schirm